

Jeudi 17 décembre : Didier Van CAUWELAERT

Séance animée par Danièle Jondeau.

1 . L'auteur :

« *Je suis un romancier de la reconstruction* » dit-il de lui-même à **François Busnel** venu l'interroger pour France Inter.

- Comment êtes-vous devenu écrivain ?

Didier van Cauwelaert :

- « En apprenant à écrire. A l'école. A l'âge de sept ans. Là, j'ai découvert que les mots servaient à raconter des histoires. Mais ce n'est pas la lecture qui m'a interpellé, c'est, plus que toute autre chose, le contact entre le papier, le stylo et le mot. Cette découverte fut déterminante. De l'ordre de la révélation. »

Didier van Cauwelaert est né à Nice le 29 juillet 1960.

Il commence très tôt à écrire des romans mais sans pouvoir les faire éditer.

Après quelques années consacrées au **théâtre** (il joue Sartre, met en scène Beckett, Anouilh, Ionesco) et une brève carrière de critique littéraire pour enfants à FR3 Côte-d'Azur, il finit par trouver un éditeur qui s'intéresse à lui, en 1981. S'ensuit la publication de romans avec lesquels il touche un public de plus en plus large : ***Vingt Ans et des poussières*** (prix Prix Del Duca 1982), ***Poisson d'amour*** (prix Roger Nimier 1984), ***Les Vacances du fantôme*** (prix Gutenberg 1987), ***Un objet en souffrance*** (1991) qui marque son arrivée chez Albin Michel.

En 1994, *Un aller simple* est couronné par le prix Goncourt.

Depuis lors, avec des romans tels que ***La Vie interdite***, ***La Demi-pensionnaire*** et ***L'Éducation d'une fée***, son succès ne se dément pas.

Au théâtre, il a reçu le Molière 1997 du meilleur spectacle musical pour son adaptation du *Passe-muraille*, avec Michel Legrand.

Ses pièces lui ont valu le grand prix du théâtre de l'Académie française

. Au cinéma, après **Un aller simple** (réalisé par Laurent Heynemann, avec Jacques Villeret, Lorant Deutsch, Barbara Shulz) et **L'Éducation d'une fée** (réalisé par José Luis Cuerda, avec Ricardo Darin et Irène Jacob), ses romans **Hors de moi** et **L'Évangile de Jimmy** ont fait l'objet d'adaptation **aux États-Unis**.

Il obtient le prix *Nice Baie des Anges* pour **Le père adopté** (2007).

- Auteur prolifique, il publie en 2013 **La femme de nos vies** (Albin Michel) puis, **Le principe de Pauline** en Mai 2014, toujours aux éditions Albin Michel.

- Pour connaître un auteur, il est bien de l'entendre répondre à des questions :

2 . Entretien avec François Busnel (Lire. / L'Express)

Un coin de campagne, près de Paris. Au-dessus d'un garage où dorment les voitures anciennes qu'il aime collectionner, Didier van Cauwelaert travaille. Il nous reçoit à l'heure où son jardin se prépare au sommeil.

- *Comment êtes-vous devenu écrivain ?*

Didier van Cauwelaert :

- En apprenant à écrire. A l'école. A l'âge de sept ans. Là, j'ai découvert que les mots servaient à raconter des histoires. Mais ce n'est pas la lecture qui m'a interpellé, c'est, plus que toute autre chose, le contact entre le papier, le stylo et le mot. Cette découverte fut déterminante. De l'ordre de la révélation.

- *Dans un récit autobiographique, **Le père adopté**, vous racontez que vous vous livriez à de nombreuses "mystifications". Lesquelles ?*

D.v.C.

Enfant, j'étais un rêveur lucide. Mais dans la cour de récréation, avec mon nom et ma tête de Flamand, je n'étais pour les autres écoliers qu'un mêtèque à qui on cassait la figure. Jusqu'au jour où je me suis mis à raconter des histoires. J'ai alors découvert que l'imaginaire pouvait arrêter la violence. Je me faisais passer pour plus flamand que je n'étais, apprenant seul la langue de Brel, et pour plus niçois que je n'étais. Tout à coup, ceux qui me battaient se sont mis à aimer les histoires que je leur racontais - plus invraisemblables les unes que les autres, je l'admets. Je suis devenu leur héros. Je n'ai aucun besoin d'être aimé - mon ego n'est pas dans ma personne, mais dans mes créations. Mais, tout à coup, devant ces gosses qui hier me détestaient et me frappaient et aujourd'hui m'écoutaient et

m'aimaient, je me sentais nécessaire. Ça m'a donné envie d'aller vers les autres. Et de raconter encore. Et puis, il y avait un côté demiurge : j'étais le metteur en scène de mes histoires. Dès cette époque, je me suis mis à romancer ma vie. Ainsi je faisais de mon père, paralysé, un héros sacrifié. Je jouais, j'habitais des personnages. Je voulais savoir jusqu'où on peut être cru. Très vite, au lieu de me contenter de raconter des histoires, je les ai écrites, sur des cahiers Vivalfa, comme des romans, avec la ferme intention de les faire publier chez Gallimard !

- *Vous avez publié votre premier roman à 22 ans. C'est ce que l'on appelle des débuts fulgurants...*

D.v.C.

- Vous plaisantez ! Ce premier roman publié est au moins le dixième écrit et refusé... A 22 ans, je sortais d'une terrible traversée du désert. Entre 7 et 22 ans, je n'ai pas cessé d'écrire et j'ai été refusé par tous les éditeurs. Je recevais jusqu'à une demi-douzaine de refus par mois... *[Il se lève, se dirige vers une armoire, l'ouvre. A l'intérieur, des classeurs petit format dont il tourne les pages, écrites à l'encre bleue.]* Voilà, j'ai conservé ces manuscrits que, bien sûr, je ne publierai jamais... Encore que... *La vie interdite [NDLR : publiée en 1997]*, je l'ai commencée à l'âge de 15 ans. Le lendemain de l'attribution du Goncourt pour *Un aller simple*, en 1994, je me suis dit que j'avais enfin les moyens de me consacrer à cette histoire et j'ai réécrit entièrement ce livre qui reste l'une de mes plus importantes aventures d'écriture.

[.....]

- Vous avez obtenu le prix Goncourt à 34 ans. Qu'est-ce que cela change d'être consacré si jeune ?

D.v.C.

. Rien. Avant de l'obtenir, j'avais acheté la maison et la voiture dont je rêvais... Je vivais au-dessus de mes moyens. Je n'ai donc pas eu à changer de vie... C'est peut-être pour cela, aussi, que la tête ne m'a pas tourné. Quant à l'écriture, ça ne change rien non plus. Je n'ai jamais arrêté d'écrire et, une fois le Goncourt en poche, je n'y ai pas plus pensé qu'avant de l'obtenir.

- *En revanche, vous étiez obsédé par l'Académie française...*

D.v.C.

En classe de cinquième, un sujet de rédaction fut : "Faites la parodie d'un discours officiel." J'avais donc écrit le discours de réception de San-Antonio à l'Académie française... C'est mon père, surtout, qui, lorsqu'il a vu que j'écrivais et que j'avais bien l'intention d'exercer ce métier, m'a poussé vers l'Académie française. Je me suis présenté en 2009 et je n'ai pas été élu. Mais, si j'avais été

élu, ce n'aurait été en aucun cas une consécration. Plutôt un travail en plus... Longtemps, j'ai été pressé de poser ma candidature par des académiciens que j'admirais énormément : le professeur Jean Bernard, Maurice Schumann (qui m'a donné mon premier prix pour mon premier livre au Salon de Nice et parlait de moi dans son discours comme si j'étais mort...). L'année dernière, je l'ai fait parce qu'il y a à l'Académie française des écrivains qui comptent énormément pour moi comme Michel Déon ou Félicien Marceau, amis de longue date, ou encore Maurice Druon ou Frédéric Vitoux. Je ne sais pas dire non. Mais si je me suis présenté, c'est surtout par militantisme pour la langue française.

- *Pourquoi écrivez-vous ?*

D.v.C.

Demandez à un arbre pourquoi lui poussent des feuilles ou à un homme pourquoi il respire. J'écris. Tout le temps. Depuis toujours. Je suis tout le temps en train d'agiter des phrases dans ma tête, d'écouter ce que les gens disent. L'écriture est une mise en mouvement perpétuel des choses que je vois et que je ressens. Il n'y a aucune épreuve de ma vie dont je voudrais faire l'économie car j'ai cet immense privilège qu'ont les écrivains de ne pas seulement subir, mais de transformer. J'adore cette phrase de Montherlant qui disait : j'aimerais qu'il y ait un Dieu pour le remercier de m'avoir donné, en tant qu'homme, suffisamment de bonheur pour tenter de le transmettre, et, en tant qu'écrivain, pour pouvoir bien parler de la souffrance dans mes romans... Je suis un romancier de la reconstruction et de l'air du temps - même si ce dernier est difficilement respirable.

- *C'est quoi, un "romancier de la reconstruction" ?*

D.v.C.

Quelqu'un qui se reconstruit lui-même en reconstruisant les autres. Je ne suis pas un écrivain de type méditatif ou platonique. Je ne sais pas faire de bilans. J'ai besoin de l'action, de la fiction, de questionner le monde à travers mes personnages. C'est là que je trouve ma jubilation.

- *Quelle est votre conception du théâtre ?*

D.v.C.

C'est d'abord un travail collectif. J'aime partager une création commune. Le théâtre, c'est les vraies amitiés et les vraies amours. Tout à coup, on réenchante la réalité. J'ai écrit du théâtre parce qu'un prof de grec m'avait fait lire Aristophane et j'ai découvert le plaisir formidable de ces textes où l'humour et la parodie sont aussi extraordinaires que la langue. Et quelle modernité ! Sa vision des femmes, de la politique, de l'hypocrisie, des fausses valeurs est totalement moderne. Il y a, au théâtre, un côté charnel du langage qui me plaît beaucoup : on est dans la sensation, pas dans l'intellectualisation et le commentaire. L'aspect péremptoire,

faussement humble, du commentaire composé ne suffit pas à rendre la vérité d'un texte. Or le théâtre pose les vraies questions : pourquoi est-ce émouvant ? Pourquoi est-ce drôle ? Mais c'est là ma conception de toute forme de lecture : entrer dans le texte, chercher l'émotion que l'écrivain a voulu transmettre, et non se demander "ce qu'a voulu dire l'auteur" et regarder le texte depuis un mirador.

- *Comment naît un roman de Didier van Cauwelaert ?*

D.v.C.

Si je le savais ! Cela peut jaillir ou bien mettre vingt-cinq ans à émerger. Souvent, mes romans naissent d'une insatisfaction, d'une volonté d'avoir une seconde chance. *Cheyenne*, par exemple, est un livre de rattrapage. Le dernier, *Les témoins de la mariée*, aussi. Des idées de roman, j'en ai des tonnes. Mais ça ne suffit pas, une idée. Il faut qu'elle fasse vibrer une corde dans une histoire. Je n'écris que lorsque je ne peux pas faire autrement. La seule chose qui est invariable, c'est la première phrase : il faut que j'aie la première phrase, ensuite le reste suit, même si la trajectoire dévie.

- *Faites-vous un plan ?*

D.v.C.

J'ai besoin de me raconter l'histoire que je vais écrire. Je prends des notes qui composent un plan mais un peu à la manière du plan d'une ville inconnue que l'on dessinerait. En fait, mon plan est une incitation à la liberté : pour être vraiment libre, il faut une base dont on s'affranchit. Pour sortir de la route, il faut qu'il y ait une route ! C'est à cela que sert un plan. A être quitté. Et puis, la plupart du temps, mes personnages se rebellent contre ce plan. C'est là que leur vérité s'exprime.

- *Comment écrivez-vous ?*

D.v.C.

Toujours de la même manière : à la main, sur des pages blanches de format A4. Il y a des notes partout. Je tiens absolument à cette partie bordélique. Je ne compte jamais mes pages.

- *L'écriture est-elle un plaisir ou une souffrance ?*

D.v.C.

Plaisir de se faire mal et de faire quelque chose avec la souffrance. Mais plutôt que plaisir et souffrance, je dirais jubilation et difficultés. J'ai remarqué que les journées bien pourries - je parle de celles où tout marche à l'envers et où l'on n'arrive à rien de bon - sont généralement le prélude à des journées formidables.

- *Quel est le rôle de l'écrivain ?*

D.v.C.

Créer une réalité plus forte, plus vraisemblable, plus naturelle, que la réalité ambiante au moment où le lecteur est en train de lire. C'est donner envie d'habiter le livre. Un livre est une maison, et l'écrivain celui qui vous dit : "Voici la clé." C'est aussi simple que cela. Le livre dont on me parle le plus est *La vie interdite*. De très nombreux médecins ou infirmières en soins palliatifs me disent : "grâce à ce livre, telle personne est morte en riant, en acceptant" ou encore "grâce à ce livre, j'ai accepté la perte d'un être cher". Je ne cherche pas à écrire des livres utiles mais à faire du bien dans les moments les plus insupportables de l'existence. C'est pour cela que je suis un romancier de la reconstruction.

- *Pourquoi le thème de la seconde chance est-il omniprésent dans vos romans ?*

D.v.C. Cherchez dans mon enfance... Sans doute est-ce le suicide programmé de mon père, quand j'avais sept ans... Il est dans un fauteuil roulant, parle de se tuer, et moi, je dois apprivoiser cette idée. Sauf que je suis le plus jeune écrivain du monde et qu'il décidera de rester en vie parce que son fils aura été publié à l'âge de 8 ans et enchaînera les grands romans... Voilà ce que je me racontais. Moi, j'ai raté ; lui a été sauvé miraculeusement par la chirurgie et j'ai vu cette seconde chance : un père infirme redevenir valide, nager, rajeunir de vingt ans... On ne se remet pas de cette empreinte-là. Je pense que c'est aussi un cadeau formidable. J'ai été témoin du triomphe de la vie. Par la suite, j'ai vécu cela plusieurs fois, les fois où j'ai failli mourir.

- *La biographie d'un écrivain est-elle nécessaire pour expliquer son œuvre ?*

D.v.C.

Pour l'éclairer, oui ; pour l'expliquer, non. Surtout, ne pas réduire l'écrivain à sa biographie ! Ne jamais se dire : "Il a écrit ceci, donc il est cela." Ce serait plutôt : "Il a écrit ceci, donc il n'est pas cela." Je suis le produit de mes livres mais mes livres ne sont pas le produit de ma vie. Ça déteint, les livres. Je ne suis pas le même qu'au début de mon œuvre, précisément à cause de mon œuvre - si tant est qu'on puisse parler d'une "œuvre"...

- *Qu'est-ce qui a changé ?*

D.v.C.

Mon rapport à la mort. Mes romans m'ont plus appris sur moi-même que les expériences de ma propre vie. Ils m'ont appris à être pleinement moi-même, à oser, à me faire mal quand ça vaut le coup. Ils sont mon diapason et mon garde-fou. Il y a des choses que je ne fais pas parce qu'elles ne sont pas compatibles avec ce que mes livres me disent de moi.

[...]

- *Tous vos romans évoquent le paranormal. Que croyez-vous et jusqu'où ?*

D.v.C.

Je déteste ce mot, paranormal. Ça ne veut rien dire ! Je déteste la normalité. Auriez-vous posé cette question à Victor Hugo, qui faisait tourner les tables, ou à Balzac qui est l'auteur d'*Ursule Mirouët*, le livre le plus péremptoire et offensif sur la réalité de la médiumnité ? Ce que vous appelez aujourd'hui "paranormal" était, à leur époque, tout à fait naturel. C'était de la recherche. La France est devenue ce pays de matérialisme obtus, qui a fabriqué l'adjectif "cartésien" alors même que Descartes a écrit sur le chamanisme, l'interprétation des rêves et les forces invisibles... Voici ma conception de ce que l'on appelle le "paranormal" : c'est la perturbation. Mon devoir d'écrivain libre est de faire circuler ces éléments de réflexion. Je ne fais aucun prosélytisme. En tant que romancier, deux sujets me passionnent : la perturbation et la manipulation. Quand j'écris *Hors de moi*, je développe une idée de romancier : comment une identité fausse peut devenir, grâce à un coma, plus vraie que son identité de départ ? Et je reçois des lettres de neurochirurgiens qui me disent que ces cas ont vraiment été observés.

- *Quelle est votre spiritualité ?*

D.v.C.

Libre croyant, comme on dit libre penseur. Ma spiritualité est autant titillée par un livre de botanique que par un passage de la Bible, de la Bhagavad-Gîtâ, du Livre des morts tibétain ou des travaux d'Einstein. Plus exactement, ma spiritualité, c'est la bactérie d'origine, celle dont nous descendons tous et qui, un jour, décide de devenir mortelle, c'est-à-dire de ne plus se cloner, et qui crée ainsi la biodiversité. C'est mille fois plus important que le big bang ! Appelez ça Dieu, l'intelligence ou l'interaction, peu importe. Ce qui compte, c'est cette évolution-là, cette pensée créatrice qui est, dès le départ, dans la matière. Ma spiritualité est un fourre-tout, mais qui fonctionne. Il ne se passe pas un jour sans que j'aille enlacer l'un de mes arbres et sentir, comme le disait Romain Gary, que "l'arbre est notre grand frère immobile" : la circulation de la sève est la circulation du sang. Depuis que mon poirier a été abattu par une tempête, je fais ma gymnastique là où il était, et je sens le reste de ses racines. La voilà, ma spiritualité. On peut en rigoler, je m'en fous !

- *Croyez-vous à la vie après la mort ?*

D.v.C.

Je me demande surtout s'il y a une vie *avant* la mort ! Je crois qu'il y a une conscience avant la naissance. Je crois que tout est écrit mais que tout se réécrit sans cesse : à nous de changer l'avenir. Je crois aussi que la planète est malade de nos idées toxiques, que la haine, la peur et l'amertume polluent et épuisent l'énergie de la Terre. Jamais la Terre n'a attiré autant de météorites. Pourquoi ? Parce que la Terre a un déficit d'énergie. Telle est ma spiritualité.

- "**Quand on refuse de se mentir, on se condamne fatalement à la déception**", avez-vous écrit. Quand avez-vous menti, au cours de cet entretien ?

D.v.C.

Je n'ai menti que par omission. J'ai contourné deux questions...

3 . Les membres du groupe ont particulièrement aimé :

- « **Le père adopté** » (éd Albin Michel 2007)

Quels drames et quels enjeux faut-il pour qu'un enfant décide de gagner sa vie comme écrivain, à l'âge où l'on perd ses dents de lait ? En révélant ses rapports avec son père, Didier van Cauwelaert nous donne les clés de son œuvre et nous offre son plus beau personnage de roman. Un père à l'énergie démesurée, à l'humour sans bornes et aux détresses insondables, qui a passé sa vie à mourir et renaître sans cesse. Un père redresseur de torts et fauteur de troubles, qui réenchanta le monde par l'incroyable force de son destin, de ses talents et de ses folies au service des autres. Drôle, bouleversant, généreux et tonique, *Le père adopté* est à la fois un merveilleux récit des origines et un irrésistible appel à inventer sa vie en travaillant ses rêves.

« **La femme de nos vies** »: (éd Albin Michel. 2013)

Comment un être peut-il influencer la vie de deux personnes qui ne se connaissent pas et ont tous deux une image bien différente de ce dernier. C'est ce que Didier Van Cauwelaert a voulu nous montrer avec ce livre.

Une petite fille qui déteste sa grand-mère, sans jamais l'avoir connue pour son passé nazi et un vieux monsieur qui lui connaît la vérité sur cette femme qui fut - et est toujours - la femme de sa vie, elle le sauva des chambres à gaz.

Tout au long de ce roman, le regard de la petite fille va changer sur sa grand-mère, grâce au récit de ce vieil homme qui était à l'époque un jeune adolescent. Un travail de réhabilitation de l'histoire, de sa propre histoire. Une histoire d'amour sous les tumultes de l'Allemagne Nazie. Notre héros racontera comment, garçon de ferme, il échappera à la chambre à gaz, comment il changera d'identité pour devenir un génie du nucléaire, comment il rencontrera Hitler, mais aussi Einstein, comment il partira vivre aux États-Unis. Il doit sa vie à cette femme qui, accusée a tort au procès de Nuremberg par les pires personnages de l'histoire, se verra tomber en disgrâce pour finir sa vie oubliée de tous, devenue marchande de glace.

« **Le Journal intime d'un arbre** » (éd Albin Michel. 2011)

A travers le regard d'un arbre planté sous Louis XV et déraciné sous Sarkozy, Didier van Cauwelaert nous raconte trois siècles de la vie de notre espèce.

Didier van Cauwelaert a depuis longtemps habitué ses lecteurs aux fantaisies. Ses plongées dans des univers situés aux frontières de la raison sont d'habiles points de départ pour un romancier dont la spécificité est de sonder les profondeurs de l'âme. Mais le risque est grand de tourner en rond, de se répéter. L'un des bons moyens de contourner ce danger est de fendre l'armure, d'instiller un peu de soi dans des histoires aux apparences abracadabrantesques et au fond si réelles. Didier van Cauwelaert l'a compris, lui dont l'armure est faite d'un bois qui ne se fend guère. C'est donc presque malgré lui que l'écrivain déroule le livre de ses peurs, se met - un peu - à nu et alimente ainsi sa fabrique de songes.

Le Journal intime d'un arbre en est l'excellent exemple. Le point de départ rappelle les contes d'antan ou le réalisme magique des naturalistes américains: un arbre raconte la vie des hommes depuis son immobile poste d'observation. L'auteur a mis une bonne part de lui-même dans cette histoire, densifiant ainsi - et parfois jusqu'au drame - la trame narrative: cet arbre, Didier van Cauwelaert l'a connu, choyé, enlacé, avant de le découvrir à terre. Loin d'un sentimentalisme benêt, loin d'une morale culpabilisatrice, Cauwelaert accepte de jeter dans la forge d'où sortent ses romans quelques-unes de ses obsessions les plus intimes: l'adoption (son plus beau livre reste à ce jour Le Père adopté), le refus d'avoir des enfants, la résilience d'une petite fille maltraitée qui deviendra artiste engagée... A l'ombre des branches martyrisées de ce poirier tricentenaire, qui vit les hommes brûler une sorcière, pendre des prêtres réfractaires ou fusiller un enfant, se noue une histoire d'amour entre un "critique d'arbre" (comme il y a des critiques littéraires) et une fillette au talent de sculptrice. L'arbre déraciné survit à travers ce que l'artiste fait de lui: une œuvre d'art. A cette idée qui n'aurait pas déplu au philosophe Henri Bergson, Cauwelaert mêle les dernières avancées de la science en matière de pollens ou d'hormones végétales. Ajoutez une pincée de son invraisemblable imagination. Et vous obtenez un séduisant voyage dans la conscience d'un arbre. Un roman fantastique.

« **Jules** » (éd Albin Michel. 2015) [c'est le dernier paru, non lu par le groupe]

Zibal est un petit génie. Ses inventions auraient d'ailleurs pu lui rapporter des millions mais tout le monde n'est pas doué pour le bonheur et Zibal, malgré ses diplômes, se retrouve à 42 ans vendeur de macarons à l'aéroport d'Orly.

Un jour, devant son stand, apparaît Alice, une jeune et belle aveugle qui s'apprête avec son labrador Jules à prendre l'avion pour Nice où elle doit subir une opération pour recouvrer la vue. L'intervention est un succès mais, pour Jules, affecté à un autre aveugle, c'est une catastrophe. Jules fugue, retrouve Zibal et, en moins de vingt-quatre heures, devient son pire cauchemar : il lui fait perdre son emploi, son logement, ses repères. Compagnons de misère, ils n'ont plus qu'une seule obsession : retrouver Alice.

Un roman plein de tendresse, mené par un trio digne des plus ébouriffantes comédies hollywoodiennes.